

Une pièce chichement meublée. Au centre, un prie-Dieu. A gauche, une table sur laquelle sont posés une plume et un bloc de papier. Une chaise assez rustique à côté d'elle. Contre un mur, une petite bibliothèque. A droite, un fauteuil, plus confortable. Et une autre table, basse, sur laquelle repose une bible.

Premier tableau

Le Pape est seul. Agenouillé. On ne voit que son dos. Courbé, comme il se doit.

ALEXIUS III

Non, non, non ! Je n'y arrive pas, je n'y arrive plus. Je n'en peux plus. Deux ans. Deux ans déjà. Deux ans que ça dure. Je ne peux pas. Je n'en peux plus. Dieu ! Si Tu m'avais fait mourir à temps ! J'aurais encore pu Te servir. Mon cadavre aurait rejoint le Tien, pour la plus grande paix des vivants.

Il se relève et se retourne.

ALEXIUS III

A quoi bon ? A quoi bon Te parler ! Je parle à une tombe où il n'y a personne. A un caveau vide. A une cache pour vermine. Où il ne reste pas un morceau de chair. Pas un soupçon d'âme. Quand je regarde Ton Fils sur la Croix, j'ai l'impression de voir un écorché dans une faculté de médecine. Une statue éducative, un mannequin explicatif, rien de plus. Rien de plus. Mais vas-Tu comprendre que je ne Te vois plus ?

Je Te parle, mais c'est par habitude. Je Te parle, mais je parle tout seul. Je ne Te parle pas. Tu es simplement mentionné au monologue comme d'autres le sont au générique. Pour avoir fait une apparition. Puis avoir disparu.

Je parle aux murs. Sur les murs dont je parle, il y a toujours Ton image. Toujours Ton Fils.

Toujours cette planche d'anatomie avec son cœur de sang séché. Toujours ce morceau de bois dont j'ai passé ma vie à dire qu'il avait porté Ta chair. Toujours cette statue de bois, dont j'ai dit toute ma vie qu'elle était Ta chair. Tu es sur chacun de mes murs, quand je suis ici. Tu es sur chacun de mes mots, quand je suis dehors. Alors, forcément, quand je parle aux murs, c'est plus facile de dire que je m'adresse à Toi. Même ici.

Est-ce que Tu m'entends ? Est-ce que Tu m'entends un peu, quand je Te dis que Tu n'existes pas ? Ce n'est pas une prière. Pour une fois, je ne suis pas en train de Te prier. Pour la première fois depuis deux ans, je ne fais pas semblant de Te prier. Est-ce qu'au moins Tu entends mes mots, lorsqu'ils ne Te prient pas ?

C'est absurde, oui, je sais bien que c'est absurde de parler à ce qui n'est pas là. C'est du plus haut absurde, c'est du plus haut comique, de s'adresser à ce qui n'existe pas.

Je me souviens, quand j'étais prêtre, dans ma paroisse, il y avait plein de jeunes gens qui venaient me voir. Et qui me parlaient de choses dont je ne savais rien. Et qui me parlaient de choses dont ils disaient que j'étais le seul à pouvoir les comprendre. Ils me racontaient des histoires ordinaires. Des histoires d'une banalité affligeante. Ils me racontaient des histoires où il était question de filles qui partaient. Et qui ne revenaient pas. Et qu'ils continuaient d'aimer, bien après qu'elles étaient parties, qu'elles s'étaient mariées, et même qu'elles avaient eu des enfants. Des enfants d'un autre. De plusieurs autres, parfois.

Je les écoutais comme le riche entend le pauvre. Je les écoutais en me disant que ça ne m'arriverait jamais. Que Toi, Tu ne me lâcherais pas. Que Tu ne me laisserais pas tomber. Que nous pouvions être des milliards à T'aimer, Ton Amour serait toujours unique. Et je les écoutais continuer.

Et ils continuaient, sans vergogne, sans relâche, parfois des heures entières.

Ils me racontaient comment ils n'arrêtaient pas de penser à celles qui les avaient quittés. Comment ils n'arrêtaient pas de leur parler, tout seuls, dans leur chambre, bien après qu'elles ne leur avaient laissé, pour seul souvenir, que la trace d'un parfum au bord d'un oreiller. Et moi je pensais au parfum de l'encens que toutes les Eglises du monde se partagent sans se jalouser. Et je souriais, oui je souriais, en pensant à mes petits jeunes roulés en boule au fond de leur lit. En train de parler à celle qui était partie. En train de parler à quelqu'un d'absent. Je souriais, je ne pouvais pas m'empêcher de sourire. Les pauvres crétiens, ils prenaient cela pour de la bienveillance. Et ils continuaient. Et plus ils continuaient, plus je trouvais cela ridicule, de s'adresser à celle qui n'est plus là.

(silence)

ALEXIUS III

Et qu'est-ce que je fais, là ? Je parle à ce qui n'existe pas. Enfin, je parle ... Je fais semblant de parler. Je ne parle même pas.

Je tourne en rond. Je représente Celui qui n'existe pas. Je ne fais qu'un avec Lui. Alors, forcément, je commence à ne plus exister. Je commence à ne plus être qu'un faux semblant. Je fais semblant d'être Pape. Je fais semblant de prier. Et quand je suis seul, je fais semblant de parler. Ah, on peut dire que je m'en serais donné à cœur joie, plus jeune, si j'avais entendu pareille confession. Parler à ce qui n'existe pas. J'en aurais tellement hurlé de rire, de ce rire intérieur que j'appelais l'écoute, que ma compassion aurait semblé sans limite.

Sauf que je n'aurais jamais reçu une pareille confession. D'abord parce qu'il faut avoir la Foi pour se confesser, et qu'on ne confesse pas la mort d'une Foi. Enfin, je crois. Ensuite parce que le Pape ne se confesse jamais à un jeune prêtre. Je suis bien placé pour en parler. Je suis Pape, après tout. Je sais au moins à qui je me confesse, même si je sais que je ne me confesse plus.

Si je le faisais encore, je n'irais certainement pas choisir un petit vicaire de paroisse, un de ceux dont la Foi est toute fraîche, toute neuve, et qui serait fichu de m'absoudre ou de vouloir me ramener dans la maison du Père.

Il se tait et réfléchit.

ALEXIUS III

C'est bizarre, d'ailleurs. D'après ce qu'on m'en dit, il paraît que les hommes ont tendance à aimer davantage la chair fraîche à mesure qu'ils avancent en âge. Pour la Foi, c'est l'inverse. Les vieux prêtres se préfèrent entre eux, les vieux prélats aussi. Ils sont passés par les mêmes postes, par les mêmes portes, par les mêmes fautes, par les mêmes joies. Ils se sont résignés au même monde. Quand ils annoncent leur âge, ils ont déjà livré toute leur confession. Alors, évidemment, ils préfèrent ça.

Il fait quelques pas jusqu'à la chaise, et pose ses mains sur le dossier de celle-ci.

ALEXIUS III

Je les vois bien, ceux qui m'entourent. Je les regarde, parfois, quand ils avancent ensemble dans les couloirs du Palais. On dirait une église romane en train de marcher. Une succession de voûtes en mouvement. Je les regarde. Je sais que je ne leur ressemble déjà plus. Mais eux ne le savent pas encore. J'ai devant moi une Eglise en marche, en ordre de marche. Je la regarde passer. Et personne ne s'est encore rendu compte que je m'étais arrêté.

Il se tait. Reste longuement silencieux.

ALEXIUS III

Je suis immobile depuis deux ans. Deux ans que chaque messe solennelle, entouré de mes cardinaux, entouré de cette Eglise pourpre, entouré de cette Eglise en marche, est pour moi un supplice.

Deux ans que je retrouve en chaire les accents du Christ en Croix, à force de ne plus croire, à force de savoir ma Foi à bout de force. Deux ans que je suis cette momie honorée, trimbalée, exposée.

Deux ans que je meurs sous les bandelettes du respect que j'inspire et de cette soutane, blanche comme un linceul. Deux ans ! Mon Dieu, deux ans déjà !

Il se retourne. Commence à parcourir la pièce.